Document generated on 05/01/2024 11:56 p.m.

Liberté

Si toi aussi tu m'abandonnes

Yves Lacroix

Volume 16, Number 4 (94), July–August 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31460ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lacroix, Y. (1974). Si toi aussi tu m'abandonnes. *Liberté*, *16*(4), 82–107.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Si toi aussi tu m'abandonnes

Le banquet comme toute la semaine de l'éducation avait été financé par la Commission scolaire mais organisé par l'Externat classique, suscité par l'Externat classique, l'événement complet du lundi au vendredi suggéré à la Commission scolaire par l'Externat classique, non par les Frères-du-Sacré-Coeur ou par les Filles-de-la-Charité-du-Sacré-Coeur, j'ai bien écrit par l'Externat classique, c'est-à-dire par Raymond-Marie Messier prêtre-directeur-fondateur, mélomane préoccupé d'éducation . . . un mercredi après-midi pendant le congé il avait dit à ses six professeurs, les quatre titulaires et les deux spécialistes *Le président de la Commission scolaire et l'inspecteur d'école ont accepté mon idée d'une semaine de l'éducation* il a dit *Maintenant c'est à nous de l'organiser.* J'étais chargé de l'enseignement du français, vocabulaire, grammaire, composition et littérature . . . j'enseignais LA CHANSON DE ROLAND à des mignons qui lisaient même pas le journal de leur père. *Monsieur! vous allez souvent à Montréal, avez-vous déjà assisté à un sweepstake?* c'était mon premier de classe, seize ans . . . je l'ai regardé avec ma barre verticale entre les yeux j'ai dit *Un sweepstake à Montréal?*

il a dit *Oui les filles qui se déshabillent!*

j'ai dit *Ah oui j'ai déjà vu!*

pudique il a rougi il a pas continué . . . c'était à Lac-Mégantic en 1962. Le dimanche aux quatre messes le curé de Sainte-

Agnès l'avait annoncé en chaire SEMAINE DE L'EDUCATION ... fondation d'une association de parents, conférence publique de Pierre-H. Ruel sur l'évolution de la personnalité normale et soirée théâtrale préparée par les étudiants de l'Externat classique. Le directeur-fondateur — fallait dire MONSIEUR-LE-PRINCIPAL — avait lancé l'association des parents, le titulaire de syntaxe avait invité annoncé et présenté Pierre-H. Ruel le mercredi soir, moi-même professeur de français avais signé le spectacle du vendredi et Roger Lamoureux avait réservé le salon BLEU de l'hôtel Queen's, invité les notables de la paroisse à souper avec la Commission scolaire, le comité protecteur de l'Externat classique et Eucharistie Paulhus de Sherbrooke ... les six professeurs actuels étions là,

Gariépy avait été invité à titre d'ancien professeur et de président de la Société Saint-Jean-Baptiste,

finalement se sont joints à nous les directrices-directeurs des quatre couvents-collèges de Lac-Mégantic.

J'achevais mon assiette, je commençais à trouver le temps

long, la situation embarrassante ... je voulais pas terminer la soirée à discuter blagues et banalités avec Lamoureux en face de moi pendant qu'à mes côtés une fille me tournait quasiment le dos attentive aux prévenances de René Gariépy. Je résolus de me mettre en frais pas tellement à cause de la fille elle-même, cette Constance qui m'accompagnait ... que j'accompagnais en fait ! ... dont je me souciais fort peu en définitive, j'aurais voulu me voir à l'autre bout de la table, tous les convives entre elle et moi ... mais Lamoureux m'observait par-dessus la table, il feignait de s'intéresser à mes histoires, il attendait ma réaction ... je devais prendre les armes. Justement Gariépy abandonnait momentanément ma partenaire pour s'occuper de son poulet refroidi, le moment d'attaquer ! Je me souvins de la carte postale dans la poche intérieure de mon veston ... je l'avais trouvée chez Flibotte deux semaines auparavant, je m'étais promis de la faire connaître, je la traînais sur moi, j'attendais l'occasion ... au banquet j'ai pensé *C'est le moment* mais retins mon geste ... je venais de loucher vers Lamoureux narquois et je me suis souvenu de son entremise l'automne précédent ... Jourdenais et compa-

gnie n'appréciaient pas les titres proposés pour leur ciné-club et l'avaient chargé du message *Ils ont pas osé te le dire mais ils détestent les westerns* je tenais déjà la carte entre deux doigts, je reposai ma main sur la nappe.

Pourquoi Messier-le-Principal l'avait pas installé à la table d'honneur avec lui, les deux curés, les religieux et le conférencier invité ? la simplicité de Lamoureux était notoire mais sa soutane aurait justifié sa présence parmi eux... faut dire que Lamoureux c'était un tout-nu-professeur comme moi... il a jamais voulu l'admettre mais un petit-prêtre qui enseigne et se déplace en motocyclette c'est beaucoup plus un professeur comme moi qu'un abbé comme le Principal. Je le soupçonnais d'ailleurs d'avoir exigé une place dans mes parages... pour m'avoir à l'oeil, rien perdre, au courant de mes hésitations, incertitudes et atermoiements, ce que j'appelais mes scrupules... il devait se dire que je me compliquais l'existence, choisissant cette demoiselle pour entrer en campagne... par ailleurs d'une discrétion impeccable, il avait même pas souri à notre arrivée, après avoir dit *Enchanté mademoiselle* il m'a regardé une seconde avant de s'éloigner... dans la cohue autour des tables je surveillais la tête brune d'Aline Gariépy, me maintenais dans son sillage, c'est une fois assis avec Aline à ma gauche au-delà de Constance Dumais et de René Gariépy que je l'ai retrouvé en face de moi, Lamoureux, ses yeux sur moi, cette fois le sourire aux lèvres. J'ai voulu rire avec lui, afficher notre familiarité, me sentir un peu moins perdu, j'ai essayé d'être drôle... j'avais vaguement conscience que la tablée suivait nos coq-à-l'âne, les pires fariboles, Constance me tournait dos, sussurait du côté de Gariépy... Aline m'échappait à trois chaises de moi.

Je me suis penché vers ma compagne et j'ai commencé à biaiser, à déblayer le terrain. Elle avait raconté chez Gariépy qu'elle montait à Sherbrooke aussi souvent que possible, à quelques exceptions près toutes les fins-de-semaine, les deux jours à Sherbrooke, elle couchait chez une amie infirmière à l'Hôtel-Dieu... Aline et René Gariépy constituaient à ses yeux la seule société décente de Lac-Mégantic... je l'entre-

pris sur ses fugues hebdomadaires. Je réalisai soudain qu'elle m'écoutait, elle s'était mise à me regarder... la première fois qu'elle me regardait ! attendait une parole de moi ! j'avais fini d'être un meuble ou un cadre de porte qu'on regarde en se parlant tout seul. Je commençai à composer des phrases ! Pensant toujours à ma carte postale et lui rappelant ses confidences de l'après-midi, j'ai dit *Lac-Mégantic vous plaît donc si peu ?*... à mon avis c'était tourné comme il fallait. Elle a pas réagi tout de suite, comme surprise, elle analysait ma phrase on aurait dit, elle en cherchait le sens, ou encore elle composait mentalement sa réponse avant de la proférer... elle craignait que je me moque d'elle. Finalement elle a pas répondu, elle s'est occupé de son assiette, elle a dit *Et vous ça vous plaît ?* en détournant la tête, dans le mouvement de la tête. Je dérivais sur mon ancre... Eucharistie Paulhus se préparait à discourir à la table d'honneur... il me restait la pluie et le beau temps... reprendre le sujet, en avions oublié des aspects peut-être des conséquences... l'après-midi chez Gariépy nous avions pourtant tiré le maximum du climat, de la température et du système solaire, commenté longuement et subtilement les dissertations du maître de céans sur l'abondance de la neige à Lac-Mégantic *C'est ici qu'on fait la neige* il était là depuis cinq ans, Gariépy, il en savait quelque chose... la partie de sucre de la Saint-Jean-Baptiste le mois précédent s'était faite dans la neige aux genoux, au moment où nous parlions fin mai le lac était encore gelé !

Lac-Mégantic ça ressemble au bout du monde, un splendide aboutissement de deux routes sur le lac... on passe pas par Lac-Mégantic, on y vient de Sherbrooke ou de la Beauce, on va pas plus loin... au sud du lac la frontière américaine est à peine crevée par une couple de chemins gravelés, la province s'arrête ici. Bien avant d'arriver à l'hôtel Queen's j'avais compris que Constance Dumais attendait l'occasion de s'évader... je l'ai su en passant le seuil chez Gariépy, en entrant dans le salon, avant même les présentations... je l'ai vue assise dans l'un des fauteuils... elle réussissait à garder le dos raide dans le siège matelassé, j'ignorais alors ce que l'exploit

nécessitait de baleines et de lacets... elle tenait les genoux serrés, les jambes parallèles correctement déviées du côté droit. J'avoue que Gariépy avait préparé mon intuition au téléphone... d'abord il avait dit *Vas-tu assister au banquet vendredi prochain ?* Il savait que cette réunion de professeurs et de notables avait été organisée par l'Externat, je pouvais pas m'en exempter... en homme de métier il donnait la réponse avec la question, programmé comme une partie de bridge, de l'authentique graine de président !... d'ailleurs j'ai pas eu le temps de répondre il a dit *Viens-tu accompagné ?*

j'ai dit *Je suis seul, j'ai invité personne* puis tout de suite j'ai dit *D'acord je vais l'accompagner !*

il a peut-être été surpris il a dit *Qui ?*

j'ai dit *La fille que tu vas me proposer*... il a ri, j'ai dit *D'accord !* Au pire j'allais tomber sur une affreuse... ennuyeuse comme la pluie... après tout la perspective me plaisait de passer la soirée lié d'une certaine façon à Aline Gariépy, de graviter une demi-journée autour d'elle... la foule peut-être allait me provoquer, faire des miracles. A l'autre bout du fil Gariépy vendait sa marchandise, il a dit *Une fille gentille* donc pas trop jolie, il l'aurait déjà mentionné, il a dit *Tranquille, sérieuse* donc pas trop jeune, il l'aurait dit aussi. Il avait gardé pour la fin le point d'orgue pour lequel toute la conversation-si-on-peut-dire avait été orchestrée, il a dit *L'idée de rencontrer un professeur lui plaît beaucoup* puis il a dit *Tu es le seul professeur célibataire de la ville*... j'étais prévenu, Constance Dumais rêvait plus à ma carrière qu'à mon sexe... les Gariépy avaient dû lui raconter comment je me réservais, je tenais à mon statut d'étranger, obligeais les autres à respecter ma circonspection, je prenais le train de quatre heures tous les vendredis, revenais par celui d'une heure vingt-cinq le lundi suivant... j'allais pas m'éterniser dans le coin, c'est tout ce qui intéressait Constance Dumais.

Tout ça pour dire qu'à ce banquet de l'éducation j'achevais de me trouver stupide à côté d'elle. Demander si Lac-Mégantic lui plaisait ça valait à peine nos élucubrations sur la température... question de pas perdre la face j'ai demandé

malgré tout si elle supportait qu'on dépréciât Lac-Mégantic devant elle *Est-ce que ça vous choque ?* j'abandonnais pas l'idée d'imposer ma carte postale. Encore une fois la difficulté avec Constance Dumais... la moindre remarque, la phrase la plus anodine, la plus inutile, risquée pour combler un silence, devenait pour elle, à cause d'elle, une énormité tout un problème... elle hésitait chaque fois qu'elle devait prononcer un mot, comme si elle devait repasser dans sa tête les sons qu'elle venait d'entendre, cherchait leur signification... finalement quand elle répondait c'était bref, sec, le mot s'éteignait le souffle s'étranglait en atteignant l'air libre.

Chez Gariépy la conversation s'était pas engagée avec plus d'aisance... René était passé dans la cuisine, Aline m'avait installé en face d'elle et de Constance... et je commençais à enfoncer dans le canapé, non pas normalement comme on s'enfonce dans un canapé un divan un fauteuil ou même un matelas, quand les fesses creusent normalement leur nid... J'enfonçais dans les coussins comme un navire qui coule, sabordé, le caoutchouc-mousse allait se refermer sur moi, quand Gariépy revint avec la vodka et le jus d'orange je coulais toujours, je désespérais de m'en tirer jamais. Impavides les deux femmes assistaient à mon naufrage... Gariépy avait rejoint sa légitime la fesse sur un bras du fauteuil *A la santé des jeunes !* Aline me regardait disparaître sans l'ombre d'un sourire aux lèvres ou dans les yeux... j'étais paralysé, confondu avec les coussins... éprouvé dans ma fierté, abîmé, et j'osais pas réagir. Un mois plus tard à la fin de juin Gariépy a tenu à me confirmer ce sabotage avant que je parte. M'ayant vu rater mon passage dans le monde il était devenu cordial, presque paternel, un grand frère, il me tenait le coude, d'autant plus jovial et prolixe que je m'assombrissais, il avait tout plein de confidences à me faire... je voulais le convaincre du plaisir que j'avais eu dans son salon, je mentionnai le canapé... il a dit *Oui le canapé* il s'est mis à rire. Ils s'étaient fait rouler à Sherbrooke... au moment de leur mariage ils avaient décidé de trouver leurs meubles à Sherbrooke, ils auraient préféré Montréal mais le transport eût été ruineux... ils sont allés chez Bureau-et-Bureau, ils ont tout acheté un

après-midi, meublé la maison au complet... l'ensemble du salon les avait séduits, la ligne générale, la profusion de coussins, un air de confort... *En fait il est confortable! tu l'as essayé! c'est vrai qu'il est confortable!... c'est le principe des coussins par terre.* Je l'avais rencontré à la poste, nous remontions ensemble la rue Frontenac il a dit *C'est une sorte d'épreuve! j'y fais asseoir les invités* il a dit *Habituellement Aline est pas d'accord, elle aime pas que je m'amuse avec les gens!*

Je peux jurer que cet après-midi-là Aline m'avait pas quitté des yeux, elle s'amusait peut-être pas, elle sanglotait pas non plus... j'essayais de me débrouiller sans trop de maladresse, de glisser mes bras autour de mes genoux, j'essayais de poser mon verre par terre contre mon pied... j'osais pas regarder cette fille, cette Constance monumentale qu'on m'avait préparée en contre-plongée, j'essayais de concevoir, de mettre au point un programme, que cette soirée soit supportable malgré tout, malgré la fille et moi... une sorte de plan d'attaque pour forcer cette masse d'inertie dressée entre les bras du fauteuil mon vis-à-vis. Je dois lui rendre cet hommage elle savait se tenir sur une chaise!... elle savait se maquiller, corriger les joues trop rebondies, la bouche trop lippue, la lèvre inerte... une fois redessiné le visage décourageait pas trop en réalité, ni attachant ni déplaisant, juste un visage. Par contre le maquillage du corps! elle avait mis tellement de temps à se préparer une tête elle avait oublié l'extravagance de la taille... elle s'était contentée d'en comprimer le volume dans un corset... ah oui le corset! je me disais *C'est pas catastrophique un corset! depuis qu'elle est gamine ma mère en porte un!* malheureusement Constance annonçait le sien, l'avait souligné en le recouvrant d'une robe étroite... bleue pâle... c'était pas le volume qui me gênait puisqu'elle l'avait réduit, c'était la suggestion de cette grosseur par une cuirasse trop évidente qui m'endeuillait l'imagination! J'aurais jamais cru me voir imposer un jour une femme corsetée, l'approcher, l'avoir si près de moi que je puisse en vérifier les contreforts... désirer en éprouver les baleines de la main ou du bras, comme autrefois les chevaliers de Cortez meurtris-

saient leurs chairs sur les lattes de bois des corsets espagnols... que le cuirassement s'affiche dans la posture, dans la façon de se tenir droite dans un fauteuil... j'avais l'impression d'affronter Bradamante ou d'accompagner ma mère au bal ! Je cherchais point là mariage ! j'avais beau me répéter que ces filles point encore vieilles, juste un peu prolongées, réservaient parfois des surprises, le coeur hésitait, me lâchait, voulait pas, se terrait, peureux.

J'avais atteint le plancher et le fond de mon verre, je tentais d'habituer mes bras trop longs à mes genoux trop hauts... je me posai dans mon ignorance d'étranger pour amorcer une conversation... les deux femmes travaillaient au nouvel hôpital en haut de la côte, je m'enquis de leurs tâches respectives, je voulais connaître la vie privée et professionnelle des infirmières... René dit *Une vie ingrate !* Aline parlait peu, elle regardait sa compagne et son mari... Constance expliquait, à l'aise, elle avait appuyé son dos au coussin et paraissait pas trop roide... elle disait *La plupart des filles à l'hôpital viennent de la campagne, des villages autour* Aline confirmait d'un geste et Constance disait *A Lac-Mégantic les filles préfèrent monter à Sherbrooke* elle a dit *Les filles de la campagne c'est pas la même chose, pour elles Lac-Mégantic ça déborde d'activité !* J'étais comme invité à une discussion télévisée, je suggérais des questions et la fille discourait pour ses collègues... à peine se distribuaient-ils le texte pour varier les timbres, Constance menait le jeu, imposait son tempo ! Pour les filles et femmes Lac-Mégantic offrait peu de distractions... quand elles avaient pas de bébé en carosse ou de chiots à promener au parc, quand elles pratiquaient pas la céramique, le cuir repoussé ou l'émail sur cuivre au centre des loisirs, ou encore les quilles le soir passé huit heures, leur restaient la plage juillet et août, le cabaret du samedi soir et la table à cartes... parfois le cinéma SUR SEMAINE parce que le dimanche soir le Bijou était envahi par Fatima la deuxième paroisse au-delà de la rivière Chaudière, une communauté de bûcherons et de paysans émigrés de la Beauce, un épicier un restaurateur une grotte une église un collège et un couvent, le dimanche soir au Bijou les bouteilles roulaient

sur le plancher, on encourageait la cavalerie à se presser, les belles femmes étaient sifflées, les baisers applaudis... et au balcon derrière la cabine de projection les gamins de Fatima initiaient en gros plan les petites filles de Sainte-Agnès. Gariépy disait *Pour les hommes non plus c'est pas rose rose !* A Lac-Mégantic c'était l'ennui cultivé en serre, en quantité industrielle... *Ce qui manque à Lac-Mégantic c'est des loisirs organisés pour les adultes* le président en lui venait de parler, il a dit *Le centre des loisirs ne suffit pas à la vie sociale et culturelle d'une société... il faudrait des danses... la possibilité de danser...* là je suis intervenu *C'est pas les endroits qui manquent pour danser* et les trois m'ont regardé, en même temps se sont tournés vers moi, ont eu le même sourire, Gariépy a dit *C'est vrai ! mais ce sont les jeunes qui s'y tiennent* il a dit *Prends-moi par exemple, j'ai déjà été leur professeur, j'ai un métier qui demande le respect, je ne puis pas m'y faire voir*

j'ai dit *Pourquoi pas ?* j'ai objecté que les histoires de dignité flétrie à la taverne ou au cabaret ça tenait du folklore...

il a dit *A Lac-Mégantic mon cher les gens ne l'acceptent pas... folklore tant que tu voudras !* il a dit *Prends moi par exemple, prends nous Aline et moi... quand je suis arrivé ici il y a cinq ans... j'enseignais à l'Externat, nous voulions nous amuser, nous distraire... nous sommes allés danser un samedi soir... une fois... au Queen's... et le lundi suivant, deux jours après ! Vincent Rouville est passé chez moi, l'inspecteur d'école, il est venu me prévenir... il paraît que vous avez couru les hôtels samedi soir !* J'ai bien écrit que c'était en 1962.

Constance a dit *Pour danser ici, il faut monter à Sherbrooke !*

René a dit *Tu te rends compte !*

Je regardais Aline... René se plaignait de leur isolement, il s'était pourtant fait élire président de la Saint-Jean-Baptiste... bien que native de l'endroit Aline protestait jamais, indifférente, Lac-Mégantic ou le Japon peu lui chalait ! Je la contemplais depuis novembre, depuis ma première soirée chez

Jourdenais... ele se laissait regarder, se savait regardée elle aimait être regardée... depuis six mois je la quittais pas des yeux pour ainsi dire, j'imaginais son corps mince contre moi, sa fragilité entre mes bras, son imperceptible mais blanc frémissement de fin bouleau.

Lamoureux le premier sut à quoi j'ocupais mes fins-de-semaine à Montréal, trois cents milles en deux jours par autobus ou par train pour voir une dizaine de films, cinq films par jour... j'agençais mon horaire je m'accordais dix à vingt minutes pour courir du Loew's au Saint-Denis puis à l'Orphéum puis au Laval puis à la Comédie-Canadienne... j'achetais les trois numéros de L'ECRAN publiés par Straram à l'Elysée, je m'abonnais, payais d'avance et recevais jamais la suite... je montais voir LES SEPT SAMOURAIS au coin de Park et Laurier, où est Le-Beaver aujourd'hui, cette salle que les Grecs ont hellénisée un temps avant de la céder à un Smith décidé d'embourgeoiser la fesse... j'écrivais des lettres au DEVOIR, écoeuré que Jean Basile fasse aucun cas des CHEVALIERS TEUTONIQUES un film d'Alexandre Ford dont j'ai nulle souvenance... cette année-là au Bijou rue Frontenac à Lac-Mégantic j'ai vu GERVAISE, MONTPARNASSE 19, VERTIGO et LES NUITS BLANCHES, la troisième fois que je suis venu voir le film de Visconti Lemoyne le propriétaire a suis venu voir le film de Visconti Lemoyne le propriétaire a refusé mes sous il a dit *Entre ! j'ai fait assez d'argent avec toi !* Par le guichetier de la gare tout le monde savait à Lac-Mégantic mes équipées dans le grand Montréal... Lamoureux sut le premier que j'y voyais des films... je l'ai croisé à la porte de l'Orphéum, j'étais venu voir LA CONDITION HUMAINE peut-être

il a dit *T'es seul ?*

j'ai dit *Oui pourquoi ?* sur le coup j'ai pas compris l'allusion

il a dit *Moi je pensais que t'avais une maîtresse par ici !*

j'ai dit *Pensez-vous !*

Je l'entraînai voir THE GREAT DICTATOR au System, les banquettes défoncées, les grosses mères et le craquement de

leurs paquets, la sonnerie près du comptoir, la course du gérant d'un bout à l'autre de la salle, la persistance du camelot *Peanuts ! Ice cream ! crème à glace !* et les claquements de doigts *Ici ici !*

Il a dit *Si je comprends bien y a que le cinéma qui t'intéresse !* nous revenions par le même train il a dit *Pourquoi tu pars pas un ciné-club à l'Externat ? ça serait idiot de pas en profiter*

j'ai dit *Profiter de quoi ?*

il a dit *De toi ! l'an dernier Gariépy a monté une pièce de théâtre avec les élèves, cette année tu pourrais les initier au cinéma*

j'ai dit *Le théâtre m'intéresse aussi !*

il a dit *Ah oui ! Rien t'empêche de faire les deux !* Le lendemain midi Messier-le-principal m'allouait cent dollars il a dit *Cent dollars suffiront-ils ?*

j'ai dit *Ça peut permettre quatre films*

il a dit *C'est amplement suffisant, deux films au premier semestre et deux au second ne leur nuiront pas !*
Fidèle à Henri Agel mon maître je commandai chez Lapointe pour vingt-cinq dollars la copie

SUR LES QUAIS
LES QUATRE CENTS COUPS
LE CHEMIN DU CIEL et
ROME VILLE OUVERTE...

pour vingt-cinq dollars je pouvais pas leur payer un Kurosawa. Débutée dans l'enthousiasme mon affaire péréclita et finit dans la réprobation de mon public... on s'est passionné pour le premier, on a discuté le deuxième, trouvé beau le troisième et détesté le dernier... je rencontrai à peu près les mêmes réticences chez Jourdenais où je suggérai vainement une projection de *JOHNNY GUITAR*... chez Jourdenais on s'était pâmé sur QUAND PASSENT LES CIGOGNES, on montait à six dans une auto voir LE QUARANTE-ET-UNIEME à l'Elysée !

Fin novembre nous venions de discuter le film de Kazan, les tics de Brando, la blondeur d'Eva Marie-Saint, Lamoureux m'avait dit *Yves viendrais-tu chez Jourdenais de-*

main soir?... avocat de naissance Camille Jourdenais animait en quelque sorte l'activité sociale de Lac-Mégantic, présidait les évents de ceux qu'on pouvait considérer comme la société de Lac-Mégantic, on se réunissait chez lui, René Gariépy président de la Saint-Jean-Baptiste, Alain Gélinas le dentiste, quelques autres et leurs femmes... Jourdenais avait hérité du bien familial... à cause de son âge la maison manquait de confort mais ses quatorze pièces, ses trois salles de bains et la terrasse à perte de vue jusqu'au lac l'établissaient incontestablement seigneur de Lac-Mégantic. Lamoureux m'a dit *On aimerait se projeter des films de temps en temps, un petit ciné-club privé* il a dit *Peut-être que ça t'intéresserait... ça te ferait un milieu.*

Jourdenais, Gariépy, Gélinas, quelques autres et leurs femmes depuis le soir de mon arrivée dans la place connaissaient mon origine, mon identité et ma fonction... j'ai descendu du train à onze heures trente le dimanche soir, Messier-le-principal m'avait réservé une chambre chez le secrétaire de la Commission scolaire... le secrétaire se disait ravi de rendre service à son abbé préféré mais sa femme se prénommait Sybil elle appréciait peu ma présence en ses lieux, elle m'avait préparé un lit dans une soupente sans fenêtre... un lit, une chaise droite et une table à cartes... je devais prendre mes repas à l'hôtel déjeuner compris... j'arrivai donc dans la nuit, le lendemain matin j'ai déjeuné au comptoir chez B-et-B, j'ai rencontré les élèves et les professeurs à l'Externat, j'ai dîné à l'hôtel Cartier près de la gare... à six heures le soir la rue Frontenac m'avait vu, s'était informé et connaissait mon pedigree. Une semaine plus tard je cherchais une pension convenable, la mère d'un élève me faisait voir une chambre elle a dit *Sybil veut pas vous garder chez elle?*

j'ai dit *C'est pas ça!*

elle a dit *Je savais que vous resteriez pas là longtemps!* Un mois plus tard Sainte-Agnès dans son ensemble savait que je remplaçais Gariépy à l'Externat, que j'avais tenu cinq jours chez Sybil avant de m'installer chez Nesse Nadeau... l'histoire avait été colportée par les enfants, ou par Lamoureux... on m'avait observé au bureau de poste ou je prenais

avec le mien le courrier de Valentine Nadeau, chez Flibotte où je trouvais mes journaux et un choix satisfaisant de livres de poche, au collège où je participais à des rencontres de parents-professeurs... on savait que je passais trois soirées par semaine au Bijou et disparaissais le vendredi à quatre heures pour revenir par le train de une heure trente-cinq le lundi. Chez Jourdenais, Gariépy, Gélinas, quelques autres et leurs femmes on approuvait secrètement ma réserve, ma timidité perçue comme discrétion... mon attitude hautaine leur agréait pendant que j'indisposais l'ensemble de la paroisse, indisposition vite dégénérée en mépris et haussements d'épaules... chez Jourdenais on voyait pas la gêne où je me trouvais de connaître ni gens ni lieux, on avait interprété mon isolement comme un refus de frayer avec les villageois... ils reconnaissaient en moi la race qu'ils s'accordaient eux-mêmes... si j'avais choisi pour vivre la maison de Nesse Nadeau c'est que le père Nadeau lui-même y séjournait pas, j'avais senti la classe et l'étrangeté de Valentine sa presque-veuve, une extraordinaire pâte de femme!... ils imaginaient pas une seconde que j'allais garder avec eux la même circonspection, oubliant ma rigidité pour la seule Aline Gariépy.

Dans le salon de Camille Jourdenais Gariépy affectait toujours de se détacher de sa femme, affichait son indépendance, il se tenait loin d'elle, discutait avec les hommes, badinait avec Manon Ripeau... il professait la confiance entre les amants *Faut d'abord être l'amant de sa femme* parlait d'autorité, posément, la main refermée sur le fourneau de sa pipe... les autres plus vieux, blasés, l'écoutaient l'enviaient un brin, osaient pas le croire tout à fait. Déjà cinq ans qu'ils étaient mariés Aline et lui! il réclamait la liberté de choisir ses affections et de les assumer individuellement, défendait la nécessité de renouveler son expérience affective. Les autres respectaient Aline, la négligeaient plutôt, en partie à cause de Gariépy, en partie à cause d'Aline qu'ils trouvaient falote, sans envergure, extrêmement gentille mais un peu innocente... à ce point effacée malgré sa beauté que les femmes lui accordaient leur sympathie... Aline c'était la douce amie, la petite Minne qu'on invite chez soi, qu'on amène avec soi

chez l'autre madame, prouver qu'on craint point la comparaison... on l'initiait à la vie, au quotidien, on lui enseignait les hommes... mais quand je me suis intéressé à elle la société des dames s'est retirée, réprouvant nos tête-à-tête devant le piano. Gariépy lui-même voulait pas se montrer agacé, il nous appelait *les amoureux* avant de partir il disait *Excuse-moi Yves faut que je la ramène chez elle* mais le coeur y était pas.

Un matin de son adolescence René Gariépy avait décidé de mourir psychiâtre... à la fin de son classique il a coulé l'examen d'entrée à l'université de Montréal, il s'est mis professeur à la Commission scolaire de Sherbrooke... il avait une fiancée infirmière à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, il l'a ramenée chez elle pour l'épouser... il se cherchait un ministère, une tribune, ayant appris du César des Gaules que mieux valait être premier à Lac-Mégantic que deuxième à Rome il a pris le train pour la province, bachelier et breveté il a trouvé à s'employer à l'Externat classique... quatre mille dollars par année. Pendant que la douce Aline gardait la nuit à l'hôpital dans le haut de la côte, se liait à Constance Dumais au point d'en devenir inséparable, pendant que lui-même enseignait la stylistique, Clément Marot et LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF René Gariépy découvrait dans l'argent sa véritable vocation... il a tâté de l'assurance à temps perdu, il s'est ébauché une clientèle puis en juin 61 il a annoncé à Raymond-Marie Messier qu'il abandonnait l'enseignement. Il est aujourd'hui le plus bel agent d'assurance de la région. en passe de devenir le plus prospère, *jeune homme présentant bien,* il se voit toujours en psychiâtre, il intuitionne la nature humaine, il la sent et la joue en virtuose, il vend de l'assurance ! Il rêve de confondre un jour quelque étranger, d'agir de telle sorte avec lui qu'un passant le prenne pour un disciple de Freud rien qu'à l'allure, rien qu'à la manière, au ton de la vie... chez Jourdenais il se tient debout, posé sur une jambe, l'autre jambe avancée légèrement, il croise son bras gauche sur sa poitrine et tient son coude droit dans sa main gauche... l'autre main enserre le fourneau de la pipe comme je l'ai écrit... quand vous arrivez il vous écoute ainsi campé, il est tout oreille...

il est tout conseil ! comme je trouvais moi-même rien à lui raconter il m'a expliqué ce que je devais penser et dire pour être convenable, ce que lui-même pensait et disait... trois ans qu'il venait chez Jourdenais avec Lamoureux et Ripeau, qu'ils venaient parfois chez lui, il avait pas fini de leur apprendre à vivre... je vous le dis : un puits de connaissance, une somme théologique, l'oeuvre du docteur Larivière et la collection complète du READER'S DIGEST !

Il y avait un drame dans l'existence de René Gariépy, un seul !... il avait choisi en Aline la femme idéale, exceptionnelle, elle prouvait sans éclat mais indiscutablement qu'il avait du goût et qu'il avait pas pris femme pour compléter son univers spirituel... tout convenait à cette Aline, l'amour à quatre heures comme à minuit ! l'indifférence comme la tendresse ! la fin-de-semaine ici comme à Sherbrooke ! le travail de nuit comme celui de jour ! la fidélité comme l'aventure j'imagine... il imaginait... j'ai cru ! dans le vulgaire on aurait dit *Une femme soumise ! une femme à sa main !* chez les grossiers on aurait dit *Une chienne fidèle !* et chez Jourdenais on disait *Une nature délicate !* Gariépy avait jamais pu s'épanouir sexuellement, Aline le servait bien mais enfin elle était pas toutes les femmes... manquait à l'homme ce dévergondage si précieux à qui veut juger des comportements... depuis trois ans il souhaitait un accident qui permette le miracle avec Francine Jourdenais grassouillette, avec Manon Ripeau qu'il croyait blonde. A la limite et si elle avait pas été dédaignée par l'ensemble du groupe il se serait bien contenté de Françoise Gélinas, chaire de rousse et généreuse, je dirais qu'il aurait commencé par elle sans forcer, mais madame Gélinas les snobait et les obligeait à la snober... et si on croit que pour les besoins du récit j'imagine des désirs à Gariépy je dirai qu'en huit mois de rencontres surgit forcément une défaillance momentanée, un instant de confidence, une partie de sucre, de la neige aux genoux et beaucoup d'alcool... on baisse la garde une fois on oublie de se couvrir, on se montre semblable à tout le monde.

Avant même de se rencontrer tout était dit entre Gariépy

et moi ! Avant de nous être aperçu même de loin nous pouvions déjà plus nous sentir ! L'année précédant mon arrivée, pour terminer en apothéose son passage à l'Externat, Gariépy avait monté une soirée théâtrale avec les élèves, LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER d'Henri Ghéon... l'esprit Chancerel et Larigaudie... l'année suivante j'ai la même audace avec les mêmes élèves... en apprenant par Lamoureux que j'allais faire jouer du Hartog au collège, Gariépy comprit que son étoile pâlissait, son Ghéon allait sombrer dans l'oubli... je brisais son espoir d'être invité à diriger encore une fois les jeunes comédiens... je piétinais ses plates-bandes ! J'étais de mon côté aussi peu disposé en sa faveur, prévenu contre lui, préjugeant... j'étais venu voir les jeunes, les anciens de la troupe, Messier-le-principal m'avait préparé une liste, je vous dirai que l'un d'eux travaille aujourd'hui à CFTM, j'y suis pour rien mais laissez-moi rêver !... j'ignore s'ils ont parlé pour marquer volontairement une réticence ou par admiration vraie pour leur ancien professeur, quand je leur ai exposé mon projet de faire du théâtre avec eux ils ont marqué peu d'enthousiasme... comme si l'expérience précédente les avait comblés, plus rien pouvait dorénavant les épater... presque blasés ils ont dit *Ah oui du théâtre ! nous avons monté LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER l'année passée avec monsieur Gariépy !*

Quand on nous a mis en présence chez Jourdenais, quand Lamoureux nous a présenté l'un à l'autre nous nous sommes serré la main un court instant, le temps de replier puis de déployer les doigts, avec un hochement de la tête qui pouvait signifier au besoin *Enchanté* ou rien dire du tout... nous nous sommes détournés, il est allé rejoindre Camille Jourdenais comme si celui-ci l'avait appelé... Lamoureux m'avait pris par le coude *Viens je vais te présenter... Aline !* avec un temps d'arrêt, presque rien une respiration avant de prononcer le prénom... *Yves... Aline Gariépy la femme de René !* Il y avait derrière elle un piano dont les hôtes se servaient jamais, patrimoine conservé avec le banc rempli de musique en feuilles, ils disaient l'avoir gardé providentiellement pour Aline Gariépy la seule qui sût en tirer quelque

chose ! . . . elle me tendit la main me dit *Bonsoir* une toute petite voix . . .

j'ai pris sa main . . . je voulais me pencher, baiser ses phalanges blanches . . .

j'ai dit *Bonsoir* et Lamoureux m'a repris par le coude il m'a entraîné vers les autres, j'ai serré des mains, ils étaient pas tellement nombreux les habituels Jourdenais, Ripeau, Gélinas ce soir-là y avait aussi Paul Cliche que je me souvenais avoir vu au séminaire de Sherbrooke maintenant professeur dans la région de Québec en congé chez son père directeur-fondateur-unique-chroniqueur du COURRIER . . . y avait les Gariépy . . . ils me paraissaient être une centaine. Pourquoi les hommes se sont-ils levés ? à notre arrivée Lamoureux et moi ils allaient descendre au sous-sol je crois Jourdenais venait d'y installer un énorme congélateur. Je disais *Bonsoir . . . Enchanté madame* j'essayais d'apercevoir la petite femme pâle et silencieuse près du piano.

Je n'approchai pas, me tins loin ce soir-là, parlai peu en général, on me donna à déguster du roquefort que je déteste . . . ils me consultèrent comme un spécialiste, j'étais pour eux un spécialiste du cinéma . . . j'énumérai les films à venir à l'Externat LES QUATRE CENTS COUPS, LE CHEMIN DU CIEL, ROME VILLE OUVERTE . . . ils avaient vu le Truffaut à Montréal, le Rossellini les intéressait pas, restait le Sjöberg inconnu ils ont dit *Qui est-ce ?*

j'ai dit *Le maître de Bergman !*

ils ont dit *D'accord pour Sjöberg ! maintenant les autres ?*

j'ai dit *Fritz Lang a tourné aux Etats-Unis LE TIGRE DU BENGALE et LE TOMBEAU HINDOU* ils ont refusé. J'ai proposé timidement JOHNNY GUITAR . . . là ils ont plus rien attendu de moi je veux dire aucune parole, ils ont cessé de m'écouter, voulaient plus de mes suggestions . . . ils avaient vu SHANE, ils avaient vu HIGH NOON, ils considéraient suffisante leur connaissance du western américain . . . mon silence leur suffisait, tant que j'osais pas les contredire mon mutisme confirmait leur jugement esthétique.

Une fois qu'elle avait salué l'assemblée chez Jourdenais Aline commençait à attendre... elle venait s'asseoir près du piano, dans la courbe du piano à queue, elle se retirait, se taisait, absente, elle attendait qu'on lui demande vers minuit une ou deux pièces de Ravel ou de Fauré... selon Lamoureux elle constituait une quantité négligeable dans leur société, ils tenaient à elle, fallait qu'elle soit là, silencieuse, isolée contre le piano, qu'ils puissent la regarder dans un moment de détente, reposer l'oeil, l'entendre après le goûter vers minuit. Alors elle jouait avec aisance, sans hésitation, sans gêne, comme elle aurait dressé la table chez elle et servi le thé... sans virtuosité, elle jouait simplement, élégamment, on aurait dit sans passion. J'ai mis du temps à me décider, je l'observais, personne faisait non plus attention à moi, un soir je me suis assis près d'elle... j'ai essayé de parler musique, de Ravel, quelque chose comme *Vous connaissez Jean-Marie Buck ?* ou *Vous avez lu DIEU PARLERA CE SOIR ?* ou *Connaissez-vous GASPARD DE LA NUIT ?* j'ai raconté cet épisode de mon pensionnat... un professeur m'avait fait lire ce livre DIEU PARLERA CE SOIR le journal d'un adolescent comme moi, amoureux d'une certaine Renée vêtue d'un imperméable serré à la taille par une ceinture dont il se détachait parce que trop jeune... j'ai tout oublié de ce livre sauf que la soeur du héros jouait GASPARD DE LA NUIT entre deux parties de tennis... *Je connais rien en musique mais le titre m'est resté* j'ai dit *Chez un ami cet été* chez Jean-Charles Tremblay *on écoutait Perlemuter... je lui ai conté cette histoire de DIEU PARLERA CE SOIR et de GASPARD DE LA NUIT... il a dit Toi aussi ! il a dit Moi c'est à ce moment-là que j'ai acheté le disque !* j'ai dit *Vous connaissez Perlemuter...* elle a souri elle a dit *Oui...* à minuit elle a joué GASPARD DE LA NUIT.

Quand j'arrivais avant elle chez Jourdenais je feignais de m'intéresser aux conversations, je me tenais en retrait, un peu, à proximité du piano, l'oeil sur la porte... elle venait de son pas lent juste effleurant le parquet, sylphide, vers le piano presque vers moi, déjà muette, déjà effacée... j'essayais de l'interpréter. *Qu'est-ce que c'est ça INTERPRETER ? t'es*

malade ! Lamoureux est vraiment la seule personne avec qui je me sois lié à Lac-Mégantic, je revenais avec lui... *Qu'est-ce que tu veux dire... L'INTERPRETER ?*

je veux dire qu'elle se tait, parle à peu près pas, ses lèvres produisent aucun son... mais tout en elle provoque une résonnance, une vibration, une manière de chanson que j'essaie de capter... la grâce du violoncelle... mais la première beauté, la première grandeur demeure secrète, dans l'âme enclose...

s'agit d'une caresse, suffit d'un souffle...

l'âme s'émeut au glissement de l'archet sur la chanterelle et ses soeurs plus graves...

quand tu l'approches, te donnes la peine de l'approcher et prends le temps, si tu tends la bonne oreille tu perçois dans le corps au repos, silencieux on dirait indifférent, la musique discrète, vibration en l'instrument de tous les bruits, de tous les mouvements...

on la croit timide dans son coin, réservée, on imagine qu'elle s'ennuie, du moins s'intéresse peu... j'ai entendu qu'elle vibre à rien... tout s'harmonise en elle, l'univers se résume en elle, se retrouve, elle le réunit et le comprend... elle nous dépasse de plusieurs têtes moi comme les autres et les autres soupçonneront jamais l'ombre qu'elle projette sur eux, l'obscurcissement où ils se trouvent, l'insignifiance.

Lamoureux m'écoutait, me regardait, il a dit *T'es malade !*

j'ai dit *Si tu veux.*

Le plus souvent j'arrivais le dernier, je prenais mon temps, Aline attendait avec une telle élégance ! je m'attardais à la porte du salon, elle avait pas un regard pour moi je parlais politique ou cinéma ou télévision des fois littérature, Jourdenais m'apportait un verre, je vérifiais autour de la pièce qu'il restait peu ou pas de chaises libres sinon celle qu'on respectait près d'Aline, je venais vers elle qui s'occupait à respirer, elle tournait sa tête brune vers moi, les cheveux courts, me donnait ses yeux... elle disait *Bonsoir* timidement... le dos effleurait à peine le dossier de la chaise.

Un soir elle m'a dit *Tu as vu jouer Perlemuter ?*

j'ai dit *Oui* j'ai dit *Une fois ! aux Jeunesses musicales !* en 1960 ou 61, la première année de l'amphithéâtre de Orford il me semble, j'ai dit *Il a justement joué GASPARD DE LA NUIT, la première fois que je l'entendais*

elle m'a regardé elle attendait peut-être une suite elle a dit *Tu étais là aussi !* j'ai eu chaud ma peau a rétréci elle a dit *J'aimerais avoir son aisance au piano . . . son immobilité . . . il promène ses mains au-dessus du clavier et le piano donne du Ravel . . . le tuxédo noir comme la caisse, la tête comme l'ivoire des touches . . .* elle a dit *Ce soir-là j'ai appris à jouer du piano.*

Une semaine ou deux avant le banquet de la Commission scolaire, je préparais MAITRE APRES DIEU la pièce de Hartog avec les élèves . . . le matin j'avais travaillé au décor, mes comédiens étaient en classe, je suis venu chercher du papier collant à la quincaillerie, il approchait midi. A cause du soleil nouveau venu je décidai de respirer avant de me renfermer dans le sous-sol de l'église . . . j'entrai chez Flibotte la librairie à côté. Ce qu'on appelle *la librairie* à Lac-Mégantic c'est une tabagie-papeterie-kiosque-à-journaux où LA PRESSE arrive à midi LE DEVOIR à quatre heures . . . dans le fond de la pièce un étalage de nouveautés et de best-sellers . . . Flibotte lit les critiques de Montréal, en 62 il y avait aussi LE FIGARO LITTERAIRE . . . il épingle les articles près de la porte, commande un exemplaire de chaque oeuvre, encourage ses clients à suivre l'actualité internationale . . . il réussit à vendre ses livres dans l'année. Chez Flibotte ce midi-là je trouve Aline Gariépy . . . je dis *Tu travailles pas ce matin ?*

elle dit *Non ! toi non plus ?*

je dis *Non !*

elle regarde mes vieux pantalons je dis *Je prépare le décor du spectacle . . . c'est pour bientôt !*

Vous me croirez si vous voulez . . . on a beau dire Lac-Mégantic c'est grand comme un mouchoir de poche ! on y est évident comme le nez au milieu du visage ! je me trouve avec Aline Gariépy pour la première fois dans un lieu public, la pre-

mière fois dans la lumière du jour... le visage à peine maquillé, la peau diaphane, aussi belle que dans la lumière laiteuse du salon.

Je la suis sur le trottoir, elle tourne à gauche sur Frontenac elle monte chez elle, je m'installe à son côté, mon paquet sous le bras

elle dit *Tu ne dînes pas?*

je dis *Oh je vais prendre une frite chez Arpin, ça sera plus rapide* j'ai effectivement prévenu madame Nadeau que je rentrais pas dîner... nous marchons en silence. En face du presbytère elle s'arrête elle dit *C'est vrai que tu travailles à ton décor?* elle dit *J'aimerais voir*

je dis *C'est pas tellement avancé tu sais!*

elle dit *J'ai jamais vu un décor en chantier*

je pense à Ghéon l'an dernier je dis *L'an dernier?*

elle dit *Jamais!*

je l'entraîne sous l'église.

La salle basse et sombre est encombrée de deux-par-quatre et de boîtes de carton, notre budget est tel que nous devons lambrisser le décor avec du vieux carton recouvert de papier d'emballage... je viens d'emprunter un bureau et deux chaises au collège. Aline marche précautionneusement dans le mauvais éclairage, elle grimpe sur la scène, j'allume les herses et les projecteurs du plafond, elle ferme les yeux puis me tourne le dos, elle regarde l'unique pan de décor en place, le papier suffit pas à couvrir toutes les écritures CORN FLAKES et WHITE SWAN j'ai choisi les boîtes les plus grandes... nous avons percé la porte, les hublots...

elle dit *C'est une bonne pièce?*

je dis *Je pense que oui*

elle arpente la scène, fait résonner son pas, inspecte les coulisses elle dit *J'aurais aimé être là!*

je suis à l'arrière de la salle, je la regarde évoluer dans la lumière je dis *Vous viendrez pas?*

elle dit *Non* elle est à droite de la scène près du rideau, elle regarde dans ma direction elle dit *René a une réunion à Bromptonville.* Je suis pas suffisamment convaincu de la

qualité du spectacle pour vraiment regretter leur désertion... je m'avance dans la pénombre, je veux la rejoindre, je marche sur du papier que j'ai gaspillé, je m'enfarge dans un tas de papier... pour pas tomber je m'appuie une seconde sur le bureau emprunté au collège je réussis à dégager une jambe, j'évite de m'étaler... je renverse un bassin d'eau qui me sert à mouiller le papier collant.

Aline dit *Qu'est-ce que tu fais?* elle penche la tête, elle essaie de se soustraire aux projecteurs l'aveuglant...

je dis *Rien rien... j'ai juste bousculé un peu de matériel...* je me dépêche à déplacer les boîtes de carton, la flaque d'eau les atteint déjà... je commence à éponger... sur la scène Aline s'est remise à rêver

elle dit *C'est la première fois qu'il y aura du théâtre à Lac-Mégantic...* quand elle me rejoint je suis encore à quatre pattes

elle dit *Tu aimes les omelettes?* je me redresse elle dit *Viens manger à la maison* elle dit *Je vais préparer une petite omelette rapide* elle dit *René passe la journée du côté de La-Patrie.*

Pour la première fois j'entre chez elle... qui me fait les honneurs de la maison, les souvenirs d'Espagne dans le salon, René à voyagé avant de se marier... dans le vivoir une photo d'elle en bikini elle dit *Quand j'étais jeune* je passe sans trop regarder, elle me fait voir la bibliothèque elle dit *Tu peux fouiller si tu veux je vais passer à la cuisine...* je la suis. Elle ouvre une boîte de soupe puis met la mixture à chauffer... elle brise les oeufs dans un plat, commence à les battre, j'offre de l'aider elle dit *Tu peux moudre le café si tu veux...* je m'empare du moulin sur l'armoire, j'en étudie le fonctionnement, la manivelle, le tiroir, elle m'indique où trouver le café... je mouds le café pendant qu'elle verse les oeufs et le lait dans une poèle. Ensuite je tourne en rond... je furette dans la cuisine, jette un oeil sur la terrasse-arrière, j'étudie le motif champêtre de la tapisserie...

elle dit *La soupe va être prête!*

je dis *Y a pas de presse!*

je passe dans le vivoir je me plante devant la photo sur le

mur... les seins minuscules, les hanches étroites, le ventre plat et la proéminence du nombril... elle est debout, de face, sans alanguissement, sans provocation, sans gêne non plus, le corps franc... elle regarde le photographe et elle sourit... voilà elle sourit ! je l'ai jamais vue sourire, je veux dire de ce sourire qui vient de la joie et tient du rire ! convient au lac et au soleil !

je dis *Tu es belle !*

elle dit *Pardon !*

je dis *Je regarde ta photo ! je dis que tu es belle !*

elle rit, ensuite elle dit *Tu trouves?* elle dit *Moi je me trouve trop maigre !*

je reviens dans la cuisine je m'assois sur un banc, je la regarde, la soupe est prête.

A la librairie tantôt j'ai remarqué une carte postale de Lac-Mégantic, une photo de la ville prise du clocher de Sainte-Agnès, une perspective de la rue Frontenac... la carte du banquet je l'ai achetée ce jour-là. La rue Frontenac à Lac-Mégantic a été conçue par de grands espoirs, large comme un boulevard, pourtant courte, du chemin de fer devant l'église Sainte-Agnès jusqu'à la rivière, cinq minutes de marche, le temps de vingt bâtisses de chaque côté, d'une part la gendarmerie le cinéma la gare la caisse deux hôtels, d'autre part la quincaillerie le bureau de poste l'hôtel-de-ville deux banques un autre hôtel... les maisons alignées sur les trottoirs, derrière elles le lac à droite, la cour de triage à gauche... au bout de la rue, au-delà du pont puis du viaduc les cheminées de la Megantic Pulp Company, l'église de Fatima puis les collines à portée de la main... tout de suite je l'avais montrée à Aline j'ai dit *On dirait un décor de western !* elle avait souri. Comme le silence va s'installer entre nous maintenant je sors ma carte, elle dit *Montre-moi !* elle la pose devant elle sur la table... nous nous accordons sur son allure western, l'allée large pour les furies, les cavalcades et les règlements de compte, Gary Cooper abandonné et de noir vêtu sort du Bijou et marche au milieu de la rue vers la gare où sont descendus les méchants... la population s'est retirée depuis des années on dirait, surveille le massacre

derrière les frises-bises... les autos stationnées tiennent aussi peu de place que les chevaux à la porte des boutiques... Aline dit *C'est vrai qu'il n'y a plus personne à Lac-Mégantic... du temps des voitures à chevaux ça circulait difficilement !*

je dis *T'as connu le temps des chevaux toi ?*

elle dit *Non mais j'ai vu beaucoup de photos, mon père m'a donné beaucoup de photos, il m'a raconté des tas d'histoires* elle dit *Autrefois Lac-Mégantic était un gros centre ferroviaire...*

je dis *Je sais j'ai lu dans ma géographie à l'école...*

elle dit *Un carrefour, on y venait autant du Maine que de la Beauce*

elle dit *Je vais te montrer !*

Nous passons dans le vivoir, elle trouve des albums de photos dans un cabinet, couvertures de velours, fermoirs métalliques, plaques de zinc, nous nous allongeons sur le tapis... elle raconte l'histoire de Lac-Mégantic depuis le premier moulin à la décharge du lac jusqu'aux trains de bois de la Megantic Pulp... le camp militaire dans la colline et la piste d'aviation un peu plus loin... je m'arrête sur une photo d'elle à dix-huit ans, en jupe plissée, blaser passé sur une blouse blanche, derrière elle le lac, avec elle un garçon que je reconnais elle dit *Paul Cliche ! le garçon d'Ignace*... elle me raconte la fondation du COURRIER par Ignace-à-Paul Cliche en 1932, il en fut l'unique chroniqueur, il a réussi pendant vingt ans à remplir tout seul douze pages par semaine, trouvant le temps de diriger encore la fanfare entraînée par soeur Saint-Paul-hors-les-murs des Filles-de-la-Charité... je veux savoir ce qu'elle fait sur cette photo avec Paul Cliche, elle dit *Nous faisions partie de la fanfare... il était clarinette*

je dis *Je me souviens*

elle dit *Quand son père l'a envoyé au séminaire à Sherbrooke nous nous sommes écrit pendant des mois j'ai des paquets de lettres quelque part*... elle continue à me passer les photos nous en sommes à l'église Sainte-Agnès avant et pendant les transformations du chanoine Auger, les camions qui entrent par la grande porte...

je dis *Ton premier amour ?*

elle dit *Non !* elle me regarde elle dit *Non* encore une fois je l'entends à peine elle dit *Qu'est-ce que ça peut te faire ?* elle me regarde me sourit... elle ouvre une boîte que nous avons pas encore touchée, elle verse sur le plancher une quantité de photographies, les regarde, d'un doigt les étale sur le tapis, les touche pas autrement... elle se redresse et s'adosse au bahut... le téléphone sonne.

C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné je crois... elle s'est levée, elle a gagné la cuisine, en me frôlant m'a effleuré l'épaule, elle a dit *Bouge pas !* elle a décroché *Oui ?* elle a écouté puis elle a dit *Ah c'est toi ! comment ça va ?...* je me suis retourné lentement, me suis glissé vers la place qu'elle avait tenue, elle était dans la porte de la cuisine l'épaule et la tête appuyées au cadre a tendu la main vers moi m'a fait signe de pas faire de bruit... elle a dit à quelqu'un *Tu donnes pas souvent de tes nouvelles !* A mon tour j'ai déplacé les photos, au téléphone elle s'inquiétait de sa mère... toutes images de Paul Cliche, toute saison, en maillot de bain au bord du lac, en combinaison de ski à Sugar Loaf, partout ils se frôlaient, se touchaient jamais... il avait la tête que j'ai connue au séminaire il finissait sa deuxième philosophie moi ma syntaxe, il portait beau et parlait bien. J'ai recueilli les photos, les ai réunies dans les boîtes, j'ai fermé les albums, les ai empilés... Aline a dit *Mon père !* elle était revenue, debout contre moi, son pied posé près de ma main, le bas de sa robe touchait mon épaule j'ai dit *Moi je vais filer !* je me suis dressé... j'ai enfilé ma vareuse, me suis excusé de filer si vite, je l'ai remerciée de sa gentillesse.

Quand Gariépy m'a parlé de Constance cette fille ennuyée de son célibat je me suis dit que j'allais peut-être danser une fois avec Aline, avec un peu de chance la tenir une fois dans mes bras, savoir enfin sa minceur et sa souplesse... son attention. Enfoncé dans le canapé presque assis par terre, dévisagé par Constance d'un côté, par Aline de l'autre, j'imaginai une conspiration... quand Constance acceptait de se tourner vers moi au banquet elle m'écoutait et mettait du temps à répondre, vérifiait si ma question valait une réponse, s'assurait de

mon sérieux ... de l'autre côté de son mari Aline nous écoutait Gariépy, Constance et moi, parfois Lamoureux en face de nous ... elle se taisait. Avant ma déroute complète et définitive, j'ai tenté une dernière offensive, après tergiversations j'ai sorti ma carte postale ... *J'ai trouvé une carte postale chez Flibotte* je retenais un signe d'intelligence pour Aline je l'imaginais complice à trois chaises de moi *La rue Frontenac* j'ai dit *un vrai décor de western !* Aline s'est penchée devant son mari elle a dit *Monsieur Lacroix !* elle a dit *Monsieur Lacroix ! de quel droit méprisez-vous Lac-Mégantic ? tout le monde ici n'a pas vos réticences !* Lamoureux et les autres ont cru à une blague, Constance a souri, Gariépy me dévisageait ... à l'autre bout du salon BLEU Messier-le-principal demandait le silence, voulait présenter l'abbé Paulhus à l'assemblée, j'avais même pas eu le temps de montrer ma carte ! j'aurais voulu la déposer devant Aline, la rappeler à l'ordre, écrire sur la nappe les explications, les pionniers, le chemin de fer, la construction du premier moulin ... prendre Aline à témoin de ce qu'elle m'avait raconté, et avant elle mon père et Lamoureux et Nesse Nadeau ... je voulais mettre vingt-cinq sous dans le juke-box sélectionner GASPARD DE LA NUIT les trois poèmes, prendre la main d'Aline et l'entraîner, la main et le corps au milieu de la piste où discourait maintenant Eucharistе Paulhus sur l'enfance inadaptée, danser dans l'air de Ravel ... puis me retirer ... j'aurais voulu plonger par la fenêtre comme Hopalong Cassidy, du troisième étage, sans cheval qui me reçoive dans la rue, marcher jusqu'au pont, traverser la Chaudière, disparaître par le viaduc de Fatima, indésirable, esseulé ... on aurait dit un malheureux chasseur de primes.

YVES LACROIX